

Mademoiselle,

Il y a longtemps que je désirais m'acquiescer d'une
 telle encre vous ; j'en ai été empêché jusqu'ici par
 une très grande maladie de ma mère. Elle a été
 longtemps en danger, et mes angoisses ne m'ont per-
 mis ni de reprendre ma correspondance ni de continuer
 mes chères études. Aujourd'hui que je respire, mon
 premier soin est de vous remercier — en connaissance
 de cause maintenant — d'avoir appelé mon attention
 sur les poésies de la baronne de Knor. Elle a un
 talent moins puissant que le vôtre, mais il y a dans
 ce qu'elle a produit un mélange de rêverie, de sentiment
 et d'esprit qui est tout-à-fait charmant. Quelque chose
 de fondant et de fondu qui ne se dit mais qui

sera terriblement difficile à rendre en français. Siles à
votre protégé que je ne l'oublierai pas.

Je vous dois plus de remerciements encore pour la
confiance que vous me montrez et dont témoignent
vos explications relatives à votre passé. J'avais commencé
à ordonner les plus belles de vos pièces dans la dou-
zième fausseté que vous savez ; dès le second volume, j'ai eu
des doutes, mais j'ai continué, parce que mon hypothèse
se trouverait confirmée dans le volume de Marx. Mais au
troisième et au quatrième, il m'a semblé rencontrer
des nouveaux qui de l'évidence sembleraient renverser
cette hypothèse, et je me suis risqué à vous faire
part de mon incertitude. Je vous suis profondément
reconnaissant de m'avoir répondu avec tant de franchise.
Je vais recommencer mon travail, en lui donnant une
autre forme.

Me permettrez-vous de vous dire que vous avez
grand tort de regretter un peu les quatre premiers

recueils et de ne pas les mettre au même rang que
le dernier. Artistiquement parlant, je ne sais s'il y a
grande différence. Dès les premières notes, le sentiment
est d'une plénitude et d'une force admirables, et quant
à la correction de la forme, elle est peut-être plus
parfaite à partir du troisième volume, mais je ne
voudrais pas en décider, et cela importe moins.
Quant à la nature du sentiment, il est partout
empreint de la même noblesse, et il vous est interdit
de regretter d'avoir tant souffert. Ne croyez pas que
l'insensibilité parle par ma bouche. Non; plus d'une
fois, en lisant les vers où vous vous plaignez d'avoir
plus souffert que d'autres, je me suis dit que; la
plainte est naturelle, mais d'autres l'ont proférée et
la profèrent également. Celui qui vous parle, quoique
jeune encore (je n'ai que trente-six ans) a passé
par des épreuves horribles, qui font qu'il est fatigué
de la vie avant d'avoir vécu. Si je vous les contais,

ces tragiques événements, vous en seriez profondément
ébranlé. Mais la force me manque; qu'il vous suffise
de savoir que celui qui vous dit: ne regrettez pas d'avoir
souffert, connaît la souffrance comme pas un. Et savez-
vous pourquoi il vous est interdit d'avoir ces regrets?
C'est ~~pour~~ que vos souffrances attestent la noblesse de votre
nature. Si vous aviez ^{désiré rencontrer} ~~rencontré~~ des âmes plus vulgaires,
vous les auriez rencontrées. Elles font on ne sait, elles font mille.
Si vous avez été neurasthénisé, c'est que votre ambition s'est
haute, et les hautes ambitions ne trouvent presque ja-
mais à se satisfaire sur cette terre. C'est précisément cela
qui est si triste, me diriez-vous. Oui, mais c'est précisément
cela qui m'empêche de désespérer tout à fait et qui me
fait croire, non pas toujours, mais souvent, en dépit
de tous les doutes philosophiques, à une vie ultérieure
où les âmes pures et nobles trouveront la satisfaction
de leurs desirs. Cette vie ultérieure, je sais combien elle
est problématique, mais ce qui fait que l'espoir qui



s'y rattache et rallume quelque fois en moi, c'est
 que ma raison ne peut pas se résoudre à admettre
 que le monde soit fait uniquement pour contenter
 les brutes. Or, la raison de l'homme est un reflet des
 lois de la nature, et si la nature nous pousse à cher-
 cher quelque chose qu'elle ne nous offre pas sur cette
 terre, c'est qu'elle nous le réserve ailleurs. Le raisonne-
 ment n'a pas la rigueur mathématique, mais une
 force supérieure m'y fait renverser sans cesse. Et c'est
 ainsi que la souffrance noble ~~est~~ ^{devient} une promesse pour
 celui qui l'éprouve. En tous cas, dites-vous et répétez-
 vous sans cesse que si la poésie a été pour vous un
 refuge, vos œuvres sont en même temps un refuge
 pour d'autres. D'autres se retrouvent dans les confi-
 dences que vous leur avez faites, et la pensée du
 soulagement que vous leur procurez en berçant leur
 douleur par vos chants mélodieux, doit avoir pour
 vous sa douceur. Tout poète est un consolateur :

c'est là sa fonction, c'est aussi sa récompense.

Mais je fais le pédant. Pardonnez-moi, et si vous avez eu le courage de me lire jusqu'ici, veuillez, je vous prie, lorsque vous en aurez le loisir, répondre simplement à ces deux questions que je voudrais vous adresser.

1) Combien de temps avez-vous passé en Russie et combien à Paris?

2) Souvenez-vous avoir l'extrême obligation de m'envoyer copie de la poésie que vous avez publiée à seize ans et qui ne se trouve pas dans vos recueils?

Si je vous demande combien de temps vous avez passé en France, cette question est provoquée par l'étonnement que me causent vos lettres. Vous écrivez le français, non pas comme une étrangère, mais comme nos meilleurs écrivains et de façon à humilier de plus forts que moi. Sauf - vous bien que j'ai bonne envie de déposer ma plume et de vous dire : Faites à ma place l'ouvrage que j'ai entrepris, parlez de la poésie autrichienne à la France, vous le ferez six mille fois mieux que moi, et ce ne sera pas une des

meindres vic'lations pour la France que de voir
une Viennois parler une Langue qui n'est pas sa
Langue maternelle, avec une pureté, une correction et
une éloquence qui font de ses lettres des modèles.

Si cette idée vous souriait, si vous pourriez vous décider
à me remplacer, ce serait un trait de génie que de vous
l'avis suggéré, et ce serait probablement le seul
trait de ce genre dont je pourrais jamais me vanter.

Permettez-moi en finissant de vous remercier encore
des agréables sentiments de bienveillance que vous
voulez bien m'accorder, et de vous prier de croire
toujours à ma gratitude et au profond
respect avec lequel je reste

Votre dévoué

Alfred Marchand

1872

